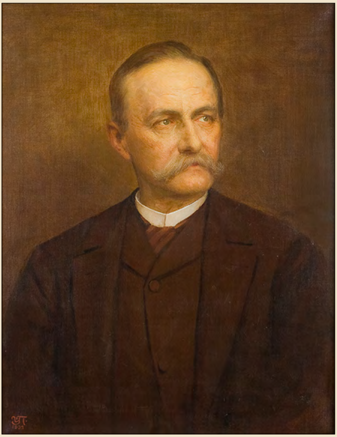
Jovan JovanovićZmaj

# Roses, roses fanées

## ET AUTRES POÈMES

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Mary Hiester Reid (1854-1921), *Nature morte aux fleurs* (S.D.),
collection de l’Art Gallery of Windsor, Ontario, Canada.



Jovan Jovanović Zmaj (1857-1953).

# ROSES, ROSES FANÉES ET AUTRES POÈMES

## ROSES

*Traductions de Savka Ibrovac*

### VII

Nuit claire, et pourtant sans lune :
Mon aimée a rêvé d’une verte couronne,
Elle a souri dans son sommeil
Et son sourire illumina la nuit.

### XXXIII

Doucement, ô nuit,
Mon soleil dort ;
Au-dessus de sa tête
Une branche de perles ;
Et sur la branche,
Comme un murmure –
De petits rossignols
Se sont posés là :
De leur chant ils filent
Une trame de soie,
À mon aimée
Ils ont tissé un voile
Qui recouvre
Son visage et son sein –
Pour que mon soleil
Ne se réveille pas trop tôt.

### XI

*Traductions de Boris Lazić*

« Allons, laisse-moi m’envoler,
Une langueur m’effleure,

Je veux revoir, veux survoler
Ta très rouge fleur.

Pour voir autour de cette fleur
Le printemps fleurir. »
C’eſt ainsi que me murmurait
Un petit soupir.

Vas, vas, alors, lui disais-je,
La nuit eſt libre,
Je ne pourrai te retenir,
Tant ton cœur vibre.

Mais cache au moins cette douleur,
Cache mon désir,
Qu’elle ne soupçonne à ta pâleur,
Que tu es soupir.

« Sois sans crainte, elle ne saura
Que je suis martyr,
Si soudain me parais de soie –
Au son d’une lyre,

Je me ferais petit poème,
Tien, de la sorte…
Me voilà chant… qui saurait dire
Que je suis soupir ? »

## XLI

À quoi bon tous mes poèmes,
Oui, sont-ils nécessaires,
Puisqu’autour de moi même
Les baisers chantent !

Mais si cette infime créature,
Le baiser, sait chanter,
Comment ferai-je pour me taire,
Comment ne pas parler ?

## XLVI

Les cœurs tremblent parfois
Au faîte du bonheur,
Ne demande pourquoi,
Ils sont quiets orateurs.

S'ils savaient te parler
En moments comme ceux-là,
En seraient ébranlés
Les cieux par leurs voix.

Les anges aspireraient
Au bonheur des mortels,
Et ils arracheraient
Tout amour de notre aile.

Mais ils ne pressentent
Notre si bel aise.
Que les cœurs ressentent !
Que les cœurs se taisent !

1864

## ROSES FANÉES

*Traductions de Boris Lazić*

# I

Plus le temps fuit dans sa course
Plus je chéris le temps passé,
De plus en plus ce sont mes morts
Qui ne me semblent trépassés.

Plus forte la lueur qui les baigne
Et les rayons paradisiaques ;
La pâleur quitte les visages,
Et leurs trais en vain je traque.

Plus je les scrute du regard
Et m’imprègne de leur lumière,
Plus grandement, plus fortement,
Leurs âmes se lient familières.

A mon regard soudain s’échappent,
Et distinguer ne le puis faire –
Quelle était là ma bien-aimée,
Quelle était là ma propre mère !

Je cherche les traits de mon père –
Ce sont les siens – mais différents –
Mélangés aux traits de tous mes
Camarades et parents.

J’aspire aux traits de mes enfants,
Dont chacun partit avant l’heure –
Ils se sont liés – à travers eux
Me sourit ma petite sœur.

Je m’écrie : père, mère, bien-aimée,
Petite sœur, amis, enfants !
Et mes larmes de s’assécher
À la lumière de cette union.

Il n'est que passer par la mort
Et lors à eux je me lierais.
Et si là-bas il n'y a rien ?
Unis même alors on serait.

## VIII

Le ciel est mort, la terre est morte,
Inertes sont les brumes grises ;
Les jours sont morts, mortes les nuits,
Seule une douleur vive se grise.

L'espoir est mort, il sombre, chute
Dans le giron d'un dieu de mort,
Tout ce qui le pouvait s'éteint,
La douleur seule ne peut encor.

La larme s'est à l'œil unie,
Elle aimerait s'éteindre là.
Mais d'un œil mort elle s'en retourne,
Pour retomber sur un cœur las.

Chute la larme depuis les cimes,
Pour éveiller le cœur défunt,
C'est là que les chants s'épanouissent,
Ces fleurs mortes sans nul parfum.

## XII

Il nous semble que le temps
Dure d'une durée éternelle,
Que ce monde, vide ornement,
Nul début ni terme recèle.
Rien qu'éternelle ? Et puis après ?

Mais quelle est cette vacuité ?
Lorsqu’un seul soupir secret
Est capable de l’habiter.

## XVIII

En feuilletant des livres anciens,
Papiers et livres poussiéreux,
Je trouvai un poème perdu
Sur lequel nul ne mit les yeux.

Ce poème est un cri du cœur,
Écho de l’âme aux jours heureux,
Par lui s’exprime tout mon bonheur,
De mon amour le chant glorieux.

Le paradis par lui répond
Aux cris de joie d’une jeune vie,
Du plus haut des cimes d’antan,
La cime d’espoir qui me ravit.

Mais à présent qui oserait
Me souvenir des jours heureux !
Je n’ose même pas te relire,
Ô mon poème mélodieux.

Auprès de moi le cierge tremble,
Comme s’il voulait le lire lui-même,
Je l’offris alors à sa flamme,
Le feu brûla ce beau poème.

Le feu brûla ce beau poème,
Mais demeurent ses blanches lettres,
Et mon poème indéchiffrable
Se voit encore depuis les cendres.

Et je relis ma poésie,
Tous ces parfums d'un cœur très tendre,
Je lis la fleur de mon bonheur,
Je la relis – depuis la cendre.

Ho ! Est-ce ainsi que l'amour saint
Même après la mort perdure !
Ho ! Est-ce ainsi que la cendre
Préserve mes sentiments purs !

La cendre est-elle si fidèle,
Que tout ce charme elle ferait sien ?
Ô mon poème, ô ma tristesse,
Ô toi, cendre, toi mon seul bien !

## XXX

Si plein de fiel est le réel
Qu'il ébranle ta foi toute ?
Le rêve aurait une force telle
Qu'il puisse ouvrir du ciel la voûte ?

Que s'illuminent les voies des lueurs,
Une file droite d'essaim d'étoiles,
Pour voir les tiens venir sans peur,
Ses âmes pures – toutes filiales.

Que paradis et terre s'enlacent,
Et la chaleur et la froidure ;
Les bornes elles-mêmes soudain s'effacent
De la vie et de la mort, dures.

L'éternité tu entends bruire,
À son soleil ton âme s'élève.
Le doute est prêt que de s'enfuir –

Et tu ne sais que tu le rêves.

## XXXVII

Un clair de lune comme ceux d’avant,
Tiens, des oiseaux vivent encore ?
La brise ses ailes déploie,
Aide au parfum des fleurs d’éclore.

L’âme de la nuit a fusionné,
Elle s’est liée à l’âme du jour,
Pour ce murmure : tu peux pleurer,
Mais souviens-toi de tes amours !

Ces voix, à qui donc parlent-elles ?
Ainsi pensé-je à par moi-même ;
L’âme du jour, l’âme de la nuit
M’enlacent, disent : que tu es blême !

Et ce que moi je voulais dire
L’oiseau le chanta d’allégresse :
Rien de plus doux que le bonheur,
Rien de plus cher que la tristesse.

## XLIV

Le ciel est mien, il est de brume :
Le soleil mien, il est couché ;
Les fleurs sont miennes, nul ne les hume,
Tant elles se cassent sous le toucher.

Les jardins miens, miens sont les champs –
Tant les herbes sont pleines de larmes ;
Miennes les étoiles, car elles se cachent ;

Et l’heure est mienne, car les gens dorment.

Miens les sentiers – ils sont déserts,
Puisqu’ils sont miens, je les arpente ;
Mien est le mont – car à présent
Nul autre ne me le dispute.

Frémit le mont de tous côtés,
Pressentiment de fin de monde ?
Hé, libre à toi de soupirer !
Me répond l’écho d’une onde.

## LXI

Là je mesure l’éternité,
Combien est grande l’infinité.

Qui la mesure par le bonheur
Jamais n’en saisira l’ampleur.

Celui qui la veut comprendre,
La douleur se doit d’apprendre.

Si d’elle se meurt un homme heureux,
De vacuité il reste un peu.

Sa borne se cache à l’attristé –
Mais la douleur la puit combler.

## IV

*Traduction de Savka Ibrovac*

J’arpente la pièce, je trébuche,
Puis je marche encore, je m’arrête,

Et retarde le balancier de la pendule ;
Pauvre insensé, des mots stupides m’échappent :
Elle ne peut pas mourir !

Je clame vers Dieu : Elle est jeune !
J’implore la justice : Elle espère !
Les anges : Vous connaissez son cœur !
Je crie à la terre : Elle n’est pas pour toi !
Nul écho ne me répond.
Je crie à moi-même : Tu ne sais pas la guérir !...
Je marche, je m’arrête, pauvre insensé,
Et des mots stupides m’échappent encore
Elle ne peut pas mourir.

Je marche et m’arrête, ma tête se penche
Sur le berceau où l’enfant dort.
Elle s’éveille, me regarde muette ;
Nous fondons en larmes tous les deux ;
Et, pauvre insensé, à elle aussi,
Je lui dis des mots, des mots stupides :
Elle ne peut pas mourir !

## XXII

*Traductions de Kolja Mićević*

Oh, qu’il fait gris, sombre,
comme si le jour ne vint pas ;
et le ciel est tout trouble
tel l’œil qui beaucoup pleura.

Et je regarde à travers
l’obscurité sans alarmes,
je regarde le ciel triste,
cet œil trouble de larmes.

Je regarde ce bas endroit,
ce vide où tout se jette,
ce soupir énorme, froid,
cette tristesse muette.

Et alors cela m’est beau,
et alors cela m’est cher…
comme si jamais mon œil
ne vit le grand soleil clair, –

Comme si jamais à ma vie
le printemps ne fit honneur,
comme si jamais le soleil
n’a embrassé mon bonheur.

## XLV

*Traductions de Kolja Mićević*

Quand je chus dans ce monde,
dans ce monde plein de ténèbres,
on dit que j’ai beaucoup pleuré,
– Je ne me souviens, peut-être.

Quand la brume se dissipa
et l’aurore daigna apparaître
on dit que j’ai beaucoup chanté,
– Je ne me souviens, peut-être.

Mais en pressant le front pâle
comme en rêve me souviens,
oui, qu’en secret j’ai toujours craint
cette malédiction d’aujourd’hui.

1883

## ODE A LA POÉSIE

*Traduction de Miodrag Ibrovac et Svetislav Petrović*

Et sur la terre ce fut
Comme un nouveau soleil
Qui éclaira les ténèbres
Et le désert…

Voyez la mère penchée sur le berceau
De son enfant :
Il dort ; elle le berce
De sa chanson.

La chanson exhale un parfum
Plus suave que les fleurs de mai,
Et ce qu’elle lui souhaite, au petit,
C’est un peu de paradis.

Voici l’église, maison de Dieu,
Pleine de fidèles.
Ils chantent, et le chant monte
Par-delà les voûtes.
Ainsi de tous les temples
Des voix s’élèvent :
Ce chant rapproche les faibles créatures
De leur Dieu.

Sur le mort un cantique pleure :
*Miserere ;*
Et du tombeau l’espérance surgit
Et grandit…

Voici les noces… encore des chansons.
Jours délicieux !
On chante les jeunes mariés…
La chanson jonche leur chemin
De fleurs brillantes de rosée,
Et les berce de rêves enchantés
De bonheur.

Voilà le paysan joyeux
Qui laboure,
Le berger solitaire qui conduit
Son troupeau,
Les moissonneurs courbés
Sur leur travail :
La chanson adoucit leurs peines
Et leur solitude…

À l’ombre du chêne séculaire,
Le vieux *guzlar* *(Joueur de* guzla, *barde national.)*
Ressuscite le passé, relève les âmes,
Trempe les cœurs.
Si le Serbe vit toujours,
Malgré toutes les souffrances,
C’est la chanson qui la soutenu, –
Qu’elle soit bénie !

Où règnent la tristesse et la douleur,
La chanson est un réconfort ;
Quand on fléchit, quand on chancelle,
La chanson soutient ;
Quand on est joyeux,
La chanson retentit ;
Ce qu’on ne peut dire autrement,
La chanson l’exprime ;
Où il n’y a pas d’autre consolation,
La chanson console ;

Et là où tout est abattu par le doute,
La chanson relève.
La chanson ne connaît pas la haine,
C'est l'amour qui l'enflamme :
Elle est la fleur de la foi,
Elle exhale l'espérance…

Aimez la chanson ; mais qu'elle ne soit pas
Un vain jeu ;
Elle doit être sacrée
Et pure,
Comme l'étoile qui brille
Au firmament ;
Elle doit jaillir des profondeurs
D'un cœur fort…

Si vous bannissez la vraie chanson,
Pure et sainte,
Adieu bonheur, adieu espoir,
Adieu l'univers !

1881

## L'AMOUR SECRET

*Traductions de Boris Lazić*

La jeune fille a soupiré,
Je soupirais aussi,
Nos soupirs, le sien, le mien,
L'un l'autre poursuit.

Ils volaient par le printemps
Et par toutes les fleurs,

Soudain cligna la jacinthe
Et les prit dans son cœur.

Un rossignol s'enivrait
D'un calice de jacinthe,
Douce fut ensuite sa chanson,
L'aube entendit sa plainte.

La jeune fille l'entendit,
Je l'entends aussi –
Que de soupirs, le sien, le mien,
L'un l'autre poursuit.

Là est le lieu d'élection,
La source des soupirs,
D'où s'abreuvent chaque nuit
Les cœurs près de périr.

Chante à l'aube le rossignol,
On l'écoute en silence,
Puis comprend de mieux en mieux
De la chanson le sens.

Ô hyacinthe, hyacinthe !
Ô, toi ! Aube du jour !
Ô, le printemps, le printemps !
Ô, le secret amour !

1859

## S'ARRACHAIT

Une pensée, telle la foudre,
Aussi rapide et aussi claire,
S'arrachait à l'âme fendre,
De l'âme la secrète aire.

S’élançait-elle vers les hauteurs –
Se dérobant à mon regard,
Que je ressente la douleur
Et pleure son souvenir, hagard ?

Reviendras-tu à moi jamais,
Afin qu’alors mieux je te garde,
Ô ma pensée… ou mon souhait,
Ou souvenir… brûlante écharde ?

Et elle, comme de me prédire,
Par le silence d’une douce nuit :
« Plus jamais ne vais revenir,
C’est toi qui vers moi t’enfuis. »
1895

## DEUX NUITS

Un clair de lune – comme si je le
Revoyais :
L’entière et jeune compagnie se
Réjouissait.

La lune luit du ciel serein –
Tiens, regarde !
Nous, sous les saules, sous les parfums –
On musarde.

On s’enlace, fraternise,
Fait des vœux !
On se couronne, au vin s’adonne,
Oh, mon Dieu !

Chaque étoile en toi se verse
À minuit ;

On s’écrie à cette averse :
C’est la nuit !

## LES TROIS HAÏDOUKS

*Traduction de Velimir Popović*

Au milieu d’une noire nuit
Férouz pacha de son rêve bondit.
La bougie tremble, comme lisant
L’épouvante sur son visage blanc.
Férouz pacha demande à sa *kada* :
(*Kada* : Femme, épouse ; serbisé du turc : *kadin*.)
« Où sont les clés du cachot ?...
Trois ans déjà qu’y putréfient –
De ces haïdouks les os maudits !
Et je ne suis toujours pas en paix,
Dans mes rêves ils viennent me menacer ! »
« Non, mon pacha, ne descends pas
Seul la nuit dans le cachot.
Demain nous enverrons séide Malik
Pour enterrer leurs reliques. »
« Ha, ha, petite mère bien-aimée,
Même vivants je ne les craignais,
Quand partout la terreur ils semaient,
Craindrais-je maintenant des chiens crevés !
Il me faut aller les voir
Gisant dans ce sombre mouroir,
Demander pourquoi ils m’appellent,
Me cherchent et ce qu’ils me veulent. »
Il prit la bougie, la flamme vacilla
Sur le visage blême du pacha,
La serrure rouillée grinça haut,
Il descendit dans le cachot.

Dans ce lieu, horreur glaciale,

Où moisissure les scorpions met à mal,
Où l’effroi saisit les serpents
Au souvenir de certains tourments.
Là sont assis trois squelettes,
Des trois haïdouks les ossements.
Sont-ils assis ou seulement
Le paraissent-ils à pacha ?
Sur la pierre devant eux, comme
Sur une table, trois coupes sont posées.

Parle le premier haïdouk :
« Quand ces ténèbres me recouvrirent
J’avais une fiancée fidèle qui,
La pauvre, se retrouva toute seule.
Pas vraiment… car, l’épée à la main,
Elle s’écria : où êtes-vous, les loups ?
Et arriva ainsi devant ton palais,
Un coup partit de ses tours élevées
Transperçant le cœur de cette femme.
Voici la coupe pleine de son sang !
Le vin est divin et le verre plein,
Bois à ma santé, pacha Férouzin ! »

D’elle-même la main du pacha se leva,
D’elle-même sa jambe s’avança,
Il but la coupe, cria d’horreur.
Le pacha cria, les os ricanèrent…
De Dieu pardon ils auront !

Parle le deuxième haïdouk :
« Quand j’échouai dans cette tombe,
Ma mère te demanda pour combien
Le captif tu lui vendrais.
Et tu dis : deux quintaux d’or bien pesés.
Et ma pauvre vieille mère peina
Sans manger ni boire, jour et nuit,

Jusqu'à ce que, dans le sang et la sueur,
Les deux quintaux les eût réunît.

Quand hier ce trésor elle te remit,
Toi, pacha, à rire tu te mis :
Pauvre vieille, ce n'est que pour la nourriture ;
Ton fiston était un brave qui,
S'il avait su pierre grignoter,
Aurait dû bien engraisser.
Ma mère trépassa sur l'heure.
Cette coupe est remplie de vin,
De sang rougie sa sueur !
Le vin est divin et le verre plein,
Bois à ma santé, pacha Férouzin !

D'elle-même la main du pacha se leva,
D'elle-même sa jambe s'avança,
Il but la coupe, cria d'horreur.
Le pacha cria, les os ricanèrent…
De Dieu pardon ils auront !

Parle le troisième haïdouk :
« Quand sur moi ce noir se fit,
J'avais un fils dans le maquis,
Adolescent et maigrelet.
L'enfant voulut manier mousquet,
Le mousquet pesant et les bras frêles,
Le pauvre, il se mit à sangloter
De ne pouvoir les haïdouks gagner.
Dans la faim et la soif il pleurait
De savoir son père pourrir ici.
Il en pleurait et en mourut.
Cette coupe est de ses larmes remplie !
Le vin est divin et le verre plein,
Bois à ma santé, pacha Férouzin ! »

D’elle-même la main du pacha se leva,
D’elle-même sa jambe s’avança
Il but la coupe, cria d’horreur,
Et s’écroula mort aux pieds des haïdouks.
Le pacha s’écroula, les os ricanèrent…
De Dieu pardon ils auront !
1866

---

*Roses, roses fanées et autres poèmes,*
de Jovan Jovanović Zmaj (1857-1953),
poésies traduites du serbe, sont parues dans
l’*Anthologie de la poésie yougoslave des XIXe et XXe siècles*,
à la Librairie Delagrave, à Paris, en 1935 ;
et dans *Saluts slaves*, une anthologie poétique,
aux éditions Kolja Mićević, Paris-Belleville, en 2002.

ISBN : 978-2-89854-241-1
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2024

– 2242e lecturiel –

**Lecturiels**
www.lecturiels.org